

Poésie et transmission de l’histoire locale dans l’Anti-Atlas occidental

Mbark Wanaïm
IRCAM, Rabat

oCIIε oA εOo oA εOHOε KOo | εKHol | XOLI | εΛOoOI | LIoEHOO C#εεεε, IIIε
ε++εLIllol XH εOCYO | εCλoOKol | +ZEεHεI oKεA IIIε CboH A εCΘΛεOOεεI |
ΘQQo X OεI εCIIYεHI oOXX°oO | 1917, εol X εXoHHI (oε+ ΘOoOεC) A LIoεoE X
LIεIIoI. εCIIYεHI oA Xol LIεIIIε XX°OoεI X +ZEεHεI | OεO εOto KCCH AΛoLI
LIoHεO | εOΛεOOε X 1935. Xol OεH εCIIYεHI oA O LIoOoO +oGoXo ε εC#AoH
CZεoO Iε+ IIIol εCIIεOI A εCεKOoO ε++ΘAΛoAI X εOoεA | ε#ε#εO IIOI.

Au lendemain de la conclusion du Traité de Fès en 1912, la France se voit attribuer tous les pouvoirs légitimes pour accompagner son action politique et militaire dans l’Empire chérifien. Action qui, en un laps de temps, transforme le pays en un véritable champ de bataille entre ses différentes troupes engagées et les cavaliers des tribus amazighes qui lui sont hostiles. Dans le Sud, où l’action militaire française s’est mise, pour la dernière fois, en œuvre pour éteindre le dernier foyer de résistance, ce n’est qu’après une vingtaine d’années de combats acharnés que le protectorat put asseoir son autorité sur l’ensemble de la région en 1934. Le temps ainsi que les moyens colossaux mobilisés illustrent non seulement les combats inouïs que les tribus lui ont farouchement livrés, mais aussi l’épreuve de force devant laquelle ses troupes se sont retrouvées, face à l’ardeur guerrière de tribus.

Cette opiniâtre résistance amazighe livrée aux troupes coloniales entre 1915 et 1934 dans le Sous s’est, excellemment, exprimée dans de nombreux chants et poèmes, exaltant le dévouement tribal pendant la résistance. Cette littérature guerrière qui s’est développée tout au long de ce conflit lève le voile sur le rôle central des *inddamen/imariren* dans la résistance. Les fragments poétiques recueillis retracent l’histoire d’un processus au sein duquel s’est forgée l’action des tribus à l’heure de la colonisation. Produite dans un contexte de guerre, cette littérature poétique à foison recèle de précieuses informations historiques non seulement sur des figures emblématiques de tribus, mais aussi sur de nombreux lieux dont les noms se sont, fermement, associés aux batailles auxquelles les tribus ont participé. Immortalisées dans les chants poétiques de l’époque dont se souvient encore la mémoire locale Igalfen et Oujjan, deux lieux mémoriaux symboliques, représentent ces deux événements qui ont symboliquement contribué au

développement de cette littérature guerrière à l'heure de la colonisation, dans l'Anti-Atlas.

Aujourd'hui, alors que les débats sur la dichotomie « histoire et mémoire » ne cessent de s'amplifier, la poésie amazighe se révèle incontournable dans le champ scientifique contemporain, du fait qu'elle permet l'étude de faits qui échappent aux sources écrites et que l'on ne peut consulter dans les archives. Malgré l'importance des détails historiques qu'elle renferme, la poésie amazighe reste fort méconnue dans l'historiographie nationale. Elle y occupe une place marginale. Le présent article se propose d'analyser cette littérature produite sur les deux batailles d'Igalfen et d'Ouijjan (1917). Son importance scientifique pour les chercheurs ne devait pas être ignorée ou sous-estimée.

1. Aux origines de la littérature guerrière amazighe

A Fès, lorsque l'acte juridique du protectorat français est définitivement scellé en 1912, le Maroc perd le droit d'exister en tant qu'Etat souverain. Son prestige historique s'est rapidement effrité. Suite à cette nouvelle situation, l'empire chérifien se voit dans l'obligation d'appuyer toutes les mesures jugées indispensables par le protectorat pour quadriller l'empire chérifien. Un engagement mortel et à haut risque du fait de ses lourdes conséquences sur les siens. Suite à la conclusion du traité de 1912, deux mouvements se profilèrent deux mouvements illustrant ce profond malaise marocain face à la démarche du makhzen de se rallier à la politique coloniale.

Le premier mouvement est de nature politique. Hemad El Hiba en fut son chef. Il trouve dans l'anarchie politique locale le moment opportun pour concrétiser ses prétentions politiques inavouées. Issu d'une grande famille maraboutique originaire du Sahara, Hemad El Hiba trouve dans le traité conclu, entre la France et le makhzen, l'occasion pour se confirmer et marcher sur les traces de son père, réputé pour sa fermeté à l'égard des incursions françaises dans le Sahara au début du XXème siècle. Lorsque le protectorat fut proclamé en 1912 les religieux et notabilités marocaines ne manquent pas de fustiger l'acte accompli par le sultan Moulay Hafid à Fès. C'est dans ce contexte agité que naît le mouvement *hibisite* à Tiznit en 1911. C'est l'héritage religieux et politique du père qui a beaucoup servi au fils (El Hiba) pour être admiré par les notabilités de l'Anti-Atlas.

Alors que les colonnes françaises continuent de réaliser des exploits sur le terrain, suite à l'appui bienveillant de Moulay Hafid, El Hiba trouve, quant à lui, dans ce contexte orageux l'opportunité pour rallier, au « jihad » qu'il entend mener contre « les croisés », les notabilités et les éminents clercs de l'Anti-Atlas. Projet au sein duquel il s'attribue le statut suprême, au regard du double poids de l'héritage familial (religieux et politique) (H. Dugard, 1918 :50). Entouré de grandes figures tribales et religieuses du Sous, lors de la première assemblée de mobilisation à Tiznit, El Hiba, par son prestige, parvint, sans encombre, à recevoir le titre de « *moqaddem el moujahidin* » (R. Agrour, : 140). Titre hautement symbolique qui,

lors de la seconde assemblée à la même ville, se transforme en investiture suprême en tant que sultan. Les cérémonies accomplies à Tiznit lui suffisent-elles, réellement, pour amplifier sa conquête politique? Tout repose sur l'appui direct des clercs ainsi que celui des grandes figures tribales du Sous. El Hiba, doit son salut essentiellement à sa notoriété religieuse, grâce à laquelle son influence s'introduit sans encombre dans les esprits entièrement acquis à sa cause. Dans la même perspective de séduction et de propagande pour renforcer son prestige, El Hiba a eu recours au subterfuge pour faire part à la foule, venant l'acclamer, des démonstrations de son pouvoir surnaturel (D. Rivet, 1988 : 140).

En poste à Tiznit, le représentant du makhzen (Mbark Ould Hemad Hassoun) semble lui aussi être sensiblement convaincu par ce « pouvoir surnaturel » supposé du prétendant. Dans une lettre adressée à son ex-esclave Messouad, le caïd Mbark évoque avec stupéfaction les démonstrations surnaturelles du *Moqqadem* des Moujahidins.

« ...Sache, ô frère, qu'il s'est mis à la tête des combattants de la guerre sainte contre les Français. Il possède une baraka considérable et commande aux hommes et aux génies (djins). C'est l'homme aux moyens extraordinaires et Dieu nous protège contre ses atteintes! Il est au courant de tout ce qui se dit à son sujet, même de loin. Son armée est considérable. Au jour elle apparait composée de combattants musulmans, la nuit de génies et d'esprits... » (D. Rivet, *ibid.*)

Entre Tiznit, ville où El Hiba reçut son titre suprême politique, et Marrakech, ville qu'il put investir sans coup férir, le prestige de « l'homme bleu » semble avoir atteint son paroxysme. Son influence ne cesse de se répandre parmi les tribus limitrophes de la ville ocre. Mais cette euphorie dans laquelle baignaient ses partisans allait tourner court. Alors que la colonne du colonel Manjin avance résolument vers Marrakech pour l'occuper, El Hiba, appuyé par ses conseillers, ordonne aux chefs militaires de son contingent de se déployer dans le nord de Marrakech. La frénésie de ses partisans est à son comble lorsqu'ils s'approchent du campement de Manjin à Sidi Bou Atman. Solidement réconfortés dans leur état d'esprit suite aux bonnes paroles de leur chef religieux, prononçant à l'unisson leur cri de guerre « allah ukbar », les cavaliers d'El Hiba se ruent frénétiquement sur les positions de la colonne française. Voyant celle-ci tarder à réagir, ils pensaient que leur cri de guerre poussé a paralysé ses soldats. Le combat rapproché semble alors inéluctable entre les deux camps. Manjin ordonna alors à ses soldats de réagir massivement. Dès lors, une violente canonnade suivie de feux nourris de mitrailleuses furent éclatés avec intensité. Surpris par les lourdes pertes essuyées, les partisans d'El Hiba tentent désespérément d'avancer. Voyant les leurs cruellement fauchés, pris dans une débandade généralisée, l'état major d'El Hiba ordonne un repli rapide vers Marrakech. Assommé par la défaite cuisante, le chef religieux et le reste de son contingent quittent à toute vitesse Marrakech, la mort dans l'âme, pour Taroudant (D. Rivet, *op. cit.* : 143). En arrivant à celle-ci, à la tête d'une poignée de fidèles, El Hiba cru pouvoir y trouver son idéal refuge pour préparer sa revanche.

L'échec cuisant essuyé à la périphérie de Marrakech, sans oublier les exactions auxquelles les siens se sont livrés dans celle-ci (M. Soussi, 1961 : 90-91), n'ébranle en rien le prestige du prétendant malheureux qui demeure, néanmoins, béant et vif dans les cœurs. Recueillis à Oujjan par M. Ben Ihya dans le cadre de ses travaux sur la littérature amazighe, l'extrait du poème ci-après nous renseigne non seulement sur l'ambiance dans laquelle fut plongée la population après la proclamation d'El Hiba à Tiznit mais aux multiples épreuves de force auxquelles le prétendant s'est livré pour s'imposer. L'extrait aurait probablement été chanté au lendemain des désastres qui se sont, en un laps du temps, succédés. (Bataille de Sidi Bou Atmane, ses brusques fuites réalisées dans la panique à Marrakech, à Taroudant et Assersif).

- *Ad nbdu awal nk a ccrif a Mulay Hmed*
On commence par vos nouvelles, ô Chérif Moulay Hemad
- *Menha ira Rebbi a ten inser kfin as lgud*
Du fait que Dieu a voulu le bénir et l'introniser
- *Tiznit a y ittunṣar igi t Rebbi d ddiḍ*
C'est à Tiznit qu'il fut acclamé et s'est imposé, grâce à Dieu.
- *Nser nt Ayt Sus izwar asen s ljiḥad*
Les gens du Sous l'ont couronné pour les conduire au jihad.
- *Fransis, nttan a iran aten ḍin y lyerb*
Les Français, c'est lui qui a voulu les chasser du Gharb (Nord).
- *ydern t imuselmn serrḥn as lbaruḍ*
Mais, les musulmans l'ont trahi en lui tirant dessus.
- *Murbih Rbbu izwar is ay izzigiz*
Mourbih Rabbo est le premier à marcher.
- *Yurri nn tiyrdin i ljic s dar ugellid*
Mais il s'est replié à l'arrière grade de la colonne aux côtés d'El Hiba.
- *Iqqan d a txlut a rjjelt ula bu abud*¹
Sens incompréhensible.
- *Ula ddir wallasen ula kullu ddirat* (Ben Ihya. L, 1996: 34)
Sens incompréhensible.

Ne cessant de se déplacer de peur d'être atteint par les colonnes lancées à son encontre par les redoutables caïds, Aglaou et Haïda Ou Mouis, El Hiba, après un long périple tortueux, parvient à s'incruster dans la zone inexpugnable de Kerdous (Anti-Atlas)². C'est là où il entend mener son action pour prendre sa revanche sur ses ennemis. Mais, pour y parvenir, dispose t-il, réellement, du nécessaire en

¹ Bou Abud : village du caïd Atigui.

² Il fut chassé de Taroudant par les Mahalla chérifiennes, en juin 1913 pour à Asserssif (Achtouken) qu'il a, précipitamment, quitté pour Kerdous. (Télégramme n° 678 GI, du 21 juin 1914, envoyé par le commissaire résident général au Maroc au ministre des Affaires étrangères à Paris. 3H90.

hommes et en moyens financiers? Pas sûr ! Et les raisons de cette impitoyable déchéance (R. Agrour, *op. cit.* : 162) ne manquent pas. Parmi elles : depuis son retour humiliant de Marrakech, l'ombre de la déroute de Sidi Bou Atmane ne cesse de lui faire, cruellement, défaut. Raison pour laquelle les effritements ne cessent de gangrener ses rangs. Alors devenu véritable objet de moqueries de la part de ses ennemis, El Hiba mène à Kerdous une vie rude, loin de toutes les aspirations pour lesquelles il eut œuvré à Marrakech. Son influence politique s'est définitivement éteinte. Seule sa notoriété religieuse lui préserve le respect des religieux de l'Anti-Atlas, acquis à sa cause³.

C'est dans ce contexte qu'El Hiba s'est, cruellement, effacé de la scène politique au profit des grands chefs tribaux. Ainsi naît et prend forme un mouvement composite ; formé, pour l'essentiel, des chefs de tribus de l'Anti-Atlas résolument déterminés à affronter l'action militaire française dans le Sous et les confins sahariens.

Ce nouvel épisode qui s'ouvre à la résistance armée dans le courant de l'année 1913, lorsqu'El Hiba se recroqueville définitivement à Kerdous, intervient dans un contexte très particulier, essentiellement marqué par le déclenchement de la Grande guerre. Événement qui conduit l'empire colonial à revoir ses actions militaires entreprises dans le Maroc insoumis.

Dans l'œil du cyclone depuis l'instauration du protectorat, la région du Sous ainsi que les confins sahariens se sont vu, pendant la durée du conflit mondial, offerts un moment de répit après le redéploiement massif des unités de combat, appelées du Maroc à renforcer le front européen. Redéploiement qui, pour l'essentiel, concernait 28 bataillons et 6 batteries. Parmi eux : 14^{ème} bataillon de Chasseurs Alpin, 3 bataillons coloniaux, 6 bataillons de tirailleurs algériens et tunisiens, 5 bataillons de Chasseurs marocains, 5 bataillons de zouaves et six batteries montées (SHD, H. Lyautey, 1914).

Après le renvoi de ses meilleures troupes en Métropole, comment Lyautey allait-il maintenir le Maroc avec le peu d'effectif dont il disposait ? Du fait de l'aspect stratégique qu'elle représente pour l'empire colonial, la question du redéploiement des effectifs engagés au Maroc fut, à la veille du conflit, soulevée tout d'abord par le Conseil Supérieur de la Guerre. Car les risques encourus sont majeurs. Vue sous cet angle, lorsque le conflit se précise au lendemain de l'ultimatum autrichien lancé à la Serbie⁴, Lyautey, plus soucieux de préserver ses exploits réalisés au Maroc que de les mettre en péril, tergiverse au sujet des effectifs demandés par Paris (SHD, A. Ferry, 1914). Son télégramme envoyé à Paris semble en mesure de nous dévoiler les raisons sur lesquelles repose sa réserve (SHD, H. Lyautey., 29 juillet 1914).

³ Tels les fkihs : Al Igurari et Taher Al Ifrani.

⁴ Ultimatum de l'empire Autriche-Hongrie à la Serbie, le 23 juillet 1914, par lequel l'empire Austro-Hongrois fit notifier à la Serbie ses conditions qu'elle devait accepter en intégralité sous peine d'une riposte militaire à l'assassinat du prince François-Ferdinand.

Ainsi, on y découvre que le redéploiement demandé entraînerait, selon le Résident général, l'abandon de plusieurs postes créés dans le Maroc conquis. Opération à haut risque, car les soumissions obtenues par le feu pourraient, en un laps de temps, se soulever contre le protectorat. Voilà pourquoi Lyautey résiste aux demandes formulées par les ministres de la Guerre et des Affaires étrangères au sujet du redéploiement pour lequel ils se sont, cruellement, déchirés à la veille de la Grande guerre (SHD, H. Lyautey, *ibid.*). Duel qui s'est soldé par la soumission de Lyautey à Paris.

Parallèlement, et dans le cadre des mesures palliatives entreprises, le protectorat, et pour combler le vide créé, se tourne vers les notabilités locales ralliées. C'est sur celles-ci que repose l'essentiel de l'effort militaire employé pour maintenir le Maroc conquis sous contrôle. Dans le Sud, c'est El Haj Thami Aglaou, Haïda Ou Mouis et Ben Dâhan, alors figures de proue de cette nouvelle stratégie militaire établie, qui se sont chargés de mener à bien cette guerre par procuration. A leurs ordres, de véritables contingents formés et encadrés par les instructeurs du protectorat.

Consacré aux événements du dernier trimestre de 1913 secouant le Sous, le rapport établis par le Chef de bataillon Auroux, alors chef du poste d'Agadir, donne d'amples précisions sur la nature de la mission attribuée aux figures ralliées (SHD, Auroux, 22 février 1914). On y apprend que le croiseur *Friant* de la Division navale, après s'être approvisionné en armes et en ravitaillement conséquents, prend la destination du petit *aftas*⁵ d'Aglou (localité côtière à 10 km de Tiznit). Averti de la cargaison qui lui a été destinée, le puissant Ben Dâhan, à la tête d'un convoi, se dirige vers la localité pour acheminer la charge à Tiznit, chef-lieu de son autorité. Le rapport du commandant Auroux revient longuement sur les détails de cette affaire qui, en un laps de temps, permit au caïd Ben Dâhan de s'imposer après avoir mis sur pied un véritable contingent qu'il fit, par la suite, impliquer dans les combats livrés aux partisans d'El Hiba dans les territoires d'Achtoukn et de Mast (SHD, Auroux, *op. cit.* : 2).

C'est dans le cadre de ce contexte que d'autres colonnes furent créées par le protectorat, un peu partout au Maroc. Dans le Sous, c'est celle du puissant caïd Haïda Ou Mouis, alors pacha de Taroudant, qui allait, par sa fin tragique lors de son expédition punitive aux environs de Tiznit, marquer l'histoire de la colonisation de cette région. Colonne qui, à l'apogée de la gloire de son chef, fait brusquement un naufrage mortel au col d'Igalfen en 1917, en raison d'un accrochage éclair avec les cavaliers de tribus insoumises. Accrochage qui s'est, abruptement, achevé par la décapitation de Haïda Ou Mouis. Exploit militaire inattendu et pour lequel les *inḍḍamen* de tribus se sont, poétiquement et énergiquement, enflammés tout au long de la résistance. Des bribes de poèmes exaltant le dévouement et le sacrifice des cavaliers, lors de cet accrochage remporté, retracent l'action des tribus à l'heure de la colonisation dans le Sous.

⁵ Port en amazighe du Sous.

2. La poésie amazighe, vecteur de sauvegarde et de transmission mémorielle

2.1. L'accrochage d'Igalfen dans les fragments poétiques de tachelhit

Après s'être, définitivement, dissocié du mouvement hisbitte au lendemain de l'hécatombe de Sidi Bou Atmane, Haïda Ou Mouis rejoint son bastion dans sa région natale à Menabha. En signe de reconnaissance, le protectorat lui renouvelle sa confiance et le maintient dans son poste de pacha de Taroudant. A partir de ce moment là, les alliances tribales dans le Sous ne cessent de se chambouler. Lorsque Taroudant fut, le 12 septembre 1913, assiégée par les partisans de El Hiba, Haïda s'est, vaillamment, défendu, et ce en dépit du péril encouru, du fait du peu de troupe dont il disposait (H. Dugard, 1918 : 44). Ayant vécu de près ses moments troublants, Henry Dugard, alors officier à la colonne du général de Lamothe, décrit, avec soins, le parcours mouvementé du pacha Haïda depuis son détachement d'El Hiba jusqu'à sa fin tragique dans les ravins d'Igalfen. Il est réputé pour son influence auprès des siens. Désormais, souligne Dugard, « *Haïda Ou Mouis, à la tête de nos partisans, va combattre avec énergie pour reconquérir le Sous sur le Rougui. Sa valeur a été comprise par celui qui va devenir le commandant de la région de Marrakech (général de Lamothe)* » (H. Dugard, *op. cit.* : 41). Celui-ci, par son sens d'habileté, soucieux des agissements allemands dans la région, élabore une stratégie militaire au sein de laquelle Haïda est sa figure de proue. Pour l'essentiel, elle consiste en l'usage massif des unités indigènes dans la conquête du Sous. Les succès remportés par Haïda contre les partisans d'El Hiba, entre 1913 et 1916, donnent satisfaction au général de Lamothe. Ainsi l'inamovible pacha devint, en un laps du temps, le chef et le maître de toute la moitié sud du Maroc (H. Dugard, *ibid.*). Mais son prestige ne dure que peu de temps. Un énorme fiasco militaire, auquel il ne s'attendait pas, allait cruellement lui coûter la vie à Igalfen en 1917.

Le 7 janvier 1917 représente la dernière victoire des tribus du Sous contre les troupes du Makhzen. En partant de Tiznit, à la tête d'une forte colonne de 4000 hommes, Haïda Ou Mouis, alors au paroxysme de son prestige, parvint à soumettre les Aït Sihel puis se dirige résolument vers le Sud, chez les Aït Brayim. En tentant de traverser vers ceux-ci, Haïda Ou Mouis se retrouve, lui comme sa forte colonne, encerclés à Igalfen, par de nombreux contingents des tribus hostiles à sa démonstration de force⁶. C'est dans cet espace géographique hostile que le pacha allait, abruptement, trouver la mort, laissant dernière lui sa colonne livrée à la débandade et au dépeçage total (SHD, Anonyme, 30 octobre 1939 : 13). Décapité, sa tête fut par la suite portée en triomphe jusqu'au quartier général d'El Hiba à

⁶ Contingents constitués essentiellement de cavaliers des tribus d'Imjjad, Lakhsas et Aït Baamran, (SHAT, 3H2005).

Kerdous. Événement de taille dont les chroniqueurs locaux n'ont pas manqué d'immortaliser l'ampleur.

Se perpétuant, encore aujourd'hui, dans la mémoire locale et ayant été recueilli à plusieurs reprises par différents étudiants issus de la région, l'appel *llbriḥ* ci-après prend racine au moment où les cavaliers de tribus prenaient position autour du col d'Igalfen. Sa teneur nous renseigne sur trois éléments sur lesquels reposait la stratégie militaire des tribus, lorsque leur assaut s'annonçait imminent. Sur le plan tactique, on y apprend que chaque tribu est tenue à une position pour laquelle elle a formé son propre contingent. Le deuxième élément concerne la discipline dont les résistants devaient faire preuve. Aucun résistant ne doit tirer si les cavaliers formant l'avant-garde des contingents amassés autour du col n'ont pas envoyé leur première salve de poudre. Enfin le troisième élément s'illustre dans le sort réservé au butin, une fois la guerre remportée. A ce sujet, l'appel semble trancher. Les objets saisis ou pris à l'ennemi reviennent aux résistants. Habile manœuvre ayant pour objet, à notre sens, d'encourager les cavaliers tout comme les fantassins à aborder, sans peur, l'ennemi et se servir ainsi de ses armes et de ses réserves d'approvisionnement.

- *Ssfeldat a ma yid ismun Rebbi.*
Appel à ceux que Dieu a réuni ici.
- *Irin ad mmten f Rebbi d tmazirt ns.*
Celui qui veut mourir pour Dieu et pour son pays.
- *Kra igat taqbilt ad tsti irgaz ns.*
Chaque tribu doit désigner ses hommes.
- *Kra igat argaz a imun d wanna issen.*
Chaque homme accompagnera celui qu'il connaît.
- *Kra igat taribbut a ttamz acbar ns.*
Chaque groupe doit tenir sa position.
- *Kra igat yan ad ur yut ard iy utn issan zwarnin.*
Personne ne doit tirer avant les cavaliers.
- *Izd a tssenm is llan lmdafae dar Ḥayda.*
Sachez que Haïda a des canons.
- *Mac ur a kkatn abla wanna yaggugn.*
Mais ils n'atteignent que celui qui est loin.
- *Izd kra yusin kra y imiy ad issen is iga wins.*
Sachez, tout objet saisi au combat vous revient.
- *La ilah illah wa eliha*⁷.
Il n y a d'autre Dieu que Dieu et vous le confirmant.

⁷ Cet appel a été recueilli par Saïd Hafidi, le 10 août 1989, auprès de Brahim N'Hommad (notable de Messidira), dans le cadre de son mémoire de maîtrise en histoire portant sur *La résistance de tribus du Sud-ouest du Maroc pendant la conquête coloniale en 1917*, Université d'Agadir, Département d'histoire, 1990/1991, p.42.

La mort de Haïda décapité après avoir été, cruellement, vaincu à Igalfen au terme d'un accrochage éclair, a terriblement bouleversé les plans militaires du protectorat dans le Sous. Une perte irremplaçable que « *nul chef indigène local ne semblait de taille à combler* » (H. Dugard, *op. cit.* : 62). Alors sous-lieutenant d'artillerie au front de Tiznit, Jean Ladreit de Lacharrière est parmi les officiers ayant été, profondément, bouleversés par la disparition brusque de Haïda. L'évocation qu'il lui réserve, en termes d'hommage dans l'une des colonnes de la revue : Bulletin du Comité de l'Afrique Française, lève le voile sur l'apport du caïd disparu dans les succès réalisés par le protectorat dans le Sous. Haïda est « *un précieux auxiliaire de la pénétration française dans le sud marocain qui disparaît il serait injuste de ne pas saluer la mémoire du caïd Haïda Ou Mouis, pacha de Taroudant, au moment où il vient de mourir pour la cause qu'il avait embrassé* » (J. Ladreit De Lacharrière, 1917 :92).

L'Allemagne et la Turquie, alors en plein conflit mondial, n'ont pas, de leur côté, manqué d'introduire le succès réalisé à Igalfen dans leur conflit avec la France. Destinée à El Hiba pour lui faire part de leur énorme joie après l'exploit de tribus, la missive émanant de leurs ambassadeurs basés à Madrid, et que les services du protectorat eurent réussi à intercepter, démontre que le Sud du Maroc fut, depuis l'instauration du protectorat, une zone stratégique pour les intérêts respectifs des deux puissances coloniales (H. Dugard, *op. cit.* : 45-46). Lorsque la décapitation de Haïda fut obtenue, l'Allemagne, alors en plein conflit mondial, trouve dans cet exploit, l'occasion pour renforcer son influence dans le Sous. De nombreux agents furent alors envoyés par l'Allemagne pour tenter d'organiser un soulèvement majeur contre les postes du protectorat dans la région. La missive allemande interceptée témoigne de cette guerre larvée à laquelle Français et Allemands se sont, cruellement, livrés pour s'emparer du Sous, pendant le conflit mondial (*L'Afrique française*, février 1917 : 24-25).

Revenons maintenant aux récits oraux recueillis dans le cadre de nos investigations sur les violents accrochages d'Igalfen et d'Ouijjan. Rencontré à Tiznit, le 10 février 2011, le témoignage d'Abdallah Ou Messaoud nous a été d'une grande utilité pour l'appréhension de la perception locale de cet événement. En dépit de son âge et de son statut social, Abdallah fait figure d'un homme ordinaire, mais bien renseigné sur l'événement auquel son village est associé depuis 1917. Connu sous le nom *Ag^wni n Idkhrraz* avant qu'il ne soit, plus tard, baptisé *Ag^wni n Haïda* suite à la décapitation de celui-ci, ce col, nous souligne-t-on, fut l'endroit où le pacha de Taroudant a trouvé la mort. Col qui était, traditionnellement, réputé pour être la destination des animaux en pâture.

Cependant, depuis que le sang du pacha a coulé sur le sol d'*Ag^wni n Idkhrraz*, *celui-ci* s'est transformé en terre aride. « *Men yasse lliy gis immut Haïda ur a sul ismmyay* » nous claironne t-il (O. Abdallah, extrait du témoignage, Tiznit, 10 février 2011). Le sang versé a été, selon notre informateur, à l'origine de cette transformation maudite. Anecdote transmise de génération en génération, mais qui

reflète, à notre sens, l'une des interprétations sur lesquelles repose encore l'imaginaire local au sujet de la mort de Haïda (O. Abdallah, *ibid.*).

Les fragments poétiques recueillis dans les travaux réalisés par les étudiants et les chercheurs locaux retracent, quant à eux, en termes précis, le sort tragique de Haïda. Le vocabulaire employé, pour décrire cet événement, semble tranchant. Chanté par un anonyme en 1917 l'extrait, dont Mohamed Boufous nous fait part, semble détenir de précieux renseignements. On y apprend que Haïda fut résolu dans sa démarche à vouloir en découdre avec les foyers de la résistance, et ce en dépit du péril encouru ; Mais sa détermination indomptable s'est heurtée à la farouche résistance que lui livrent les tribus *iguzuln*. L'épaisse fumée du baroud qui surmontait le lieu de l'accrochage armé ainsi que la série des salves du plomb échangée entre belligérants illustre bien la violence inouïe de l'accrochage. À ce sujet, l'anonyme finit sa description par une allusion sinistre quant au sort réservé aux morts jonchant le terrain et entassés sous forme de gerbiers sur des pierres. Faute d'avoir pu être enterrés ils deviennent la proie des animaux sauvages. Cependant, le colonel Justinard, alors en poste à Tiznit pendant que les troupes de Haïda furent aux prises, n'évoquait, quant à lui, qu'une soixantaine de tués dans les rangs du pacha. La grosse perte à déplorer, claironne t-il, restera sans doute la disparition inattendue du pacha (Justinard. L., 1926 : 550)

- *Ha Hayda yiwi d rrwa s Tyanimin.*
Avec son armada, Haïda est venu nous écraser à Tighanimine.
- *Yafi d gis Igizuln Ayt Ba eamran.*
Mais il s'est heurté à Igizuln Aït Ba amran.
- *Asin as kullu tizar fln as anṭtar.*
Ils lui ont tout pris sauf les cadavres.
- *Lbaruḍ gan iggig rraṣ ar itrcac.*
Le baroud raisonnait comme du tonner, le plomb comme de la pluie.
- *Yan ur tyi y uḍar tyi tn y ufus.*
Celui qui n'est pas touché au pied est touché à la main.
- *Wanna injja Rebbi tyi ten y insraf.*
Le chanceux, seuls ses vêtements qui sont transpercés par le plomb.
- *Inayan gan imadayn ttrsn f ikurkar.*
Des gerbiers de morts entassés sur la pierraille.
- *Nger takk^wzin d tiwwuci uccen a tnt ieammern.*
De la fin d'après midi au couché du soleil, c'est le chacal qui occupait les lieux.
- *icca uccen icca ugaywar icca ifis.*
Le chacal a dévoré, le corbeau aussi et l'hyène.
- *icca bu mḥend lli jju ur iccin lmayyit* (Mohamed. B, Lakhssas 10 février 2011).
Même le hérisson, d'habitude qui ne mange pas les morts, a mangé.

En buttes aux moqueries des résistants, le fils du caïd décapité, Lhaj Houmad, alors désigné pour succéder à son père, n'échappera pas aux épreuves difficiles. Emporté par la rage dans le but de venger son père, Lhaj Houmad intègre la colonne du général de Lamothe et prend ainsi part aux opérations contre les tribus responsables de la mort de son père (SHD, Anonyme, 30 octobre 1939 : 13). Son souhait n'est autre que de venir à bout de ses ennemis. Mais la connaissance du terrain lui fait souvent défaut, du fait qu'il « *vivait effacé [longtemps] dans l'ombre de son glorieux père* » (R De S, 4 mars 1917 : 93). Les Français finiront par découvrir en lui un homme débonnaire et dépourvu de la moindre qualité de guerre. Après l'avoir dépossédé de ses titres, le protectorat décide, le 27 mars 1927, de le renvoyer à Marrakech pour y être interné dans une résidence forcée, où il meurt en décembre 1937 (SHD, Anonyme, *ibid.*). La malléabilité qui caractérise sa personnalité et les échecs multipliés lors des campagnes dans le Sous font figure dans de nombreux fragments poétiques chantés à son encontre. Les deux bribes suivantes prennent racine dans cette période effervescente. La première est l'extrait d'une longue chanson que Fadma Baya avait recueillie auprès de Mohamed Boujdi. Celui-ci dit l'avoir recueilli auprès de Fadma Lahsen qui vécut les grands faits marquants de la colonisation dans le Sous. Quant à la seconde bribe elle est rapportée par Juhadi Lahoucine. Ces fragments poétiques auraient été chantés par M'bark n'Aït Ikhlef Abaamran. Le vocabulaire employé dans les deux extraits est tranchant. Il est à l'image de l'esprit éloquent de leurs auteurs. Style aiguisé et forgé dans un vocabulaire pointu, par lequel Lhaj Houmad fut nargué lorsqu'il s'est, désespérément, remis en selle pour venger la mort de son père.

Bribe chantée par Fadma Lahsen

- *A is n Hayda rar ljam man aw tiwit.*
Ô fils de Haïda retiens ta bride tu n'as rien pris.
- *ÿaylli nn yiwi babak ka nn awa tiwit.*
Tu n'auras récolté que ce que ton père avait récolté.
- *Agayyu nns idda ad ibeṛṛm ammas n Ifran.*
Sa tête est partie faire un tour à Ifrane.
- *Yan iḥaḍrn i tawdiwin nns y Uzilal.*
Celui qui avait assisté à sa panique à Azilal.
- *A wr yawl ann ig iziker a yaru aeiyyal.*
Il ne pensera jamais à mettre au monde un enfant.
- *Arra n Ubayim iggull ar issufu awal.*
Le descendant des Aït Bryem a juré tenir sa promesse.
- *D lbaruḍ men iy d tugga arkiy truḥ aman* (Baya F., 1999 : 42).
Y compris celle du baroud, de la matinée au soir.

Bribe rapportée par Juhadi

- *A is n Hayda urri d ann tawit aytmak.*
Ô fils de Haïda reviens récupérer tes frères.
- *Agayyu n babak iziker ay ukan llan.*

- La tête de ton père est toujours accrochée à la corde.
– *Ima tumẓin ullah ur tnt ittawi mak* (Jouhadi. L., 2005: 525-535).
Quant à l'orge tu ne l'auras jamais.

2.2. Oujjan sous le feu de la colonne du général de Lamothe, 24 mars 1917

Avec la décapitation inattendue du redoutable caïd, le protectorat perd un levier sur lequel reposait sa politique de pénétration dans le Sous. Le butin de guerre sur lequel les tribus vont mettre la main, après la dislocation de la colonne de Haïda, est énorme. On y dénombre une quantité considérable de cartouches, de bagages, d'argent et de quatre canons. Voilà ce qui ressort des pertes matérielles recensées par Justinard au lendemain du désastre (L. Justinard, *op. cit.* : 550). Un butin qui aurait pu servir, d'approvisionnement, aux résistants pour délivrer, sans encombre, Tiznit de l'influence française. Pendant que les tribus victorieuses ratissent *Igalfen* en vue d'en saisir ce qu'il en reste comme butin, le protectorat prépare, dans la foulée, sa riposte pour venger la mort de son allié. Il ordonne au général de Lamothe de prendre la tête du groupe mobile de Marrakech, pour punir les tribus impliquées dans la tragédie de Haïda. Groupe qui s'est considérablement renforcé après l'intégration des renforts venus des contingents des caïds appelés à marcher sur l'Anti-Atlas, Outgountaft et Atigui entre autres.⁸ Promu Naïb du Makhzen dans le Sous, Lhaj Taieb Outgountaft fut la figure de proue de la colonne constituée (L. Justinard, *ibid.*). Lorsque celle-ci arrive, le 16 mars 1917, à Tiznit, de Lamothe eut l'œil rivé sur la citadelle d'Oujjan. Haut lieu inexpugnable où se retranche le cheikh Naama (frère d'El Hiba) et les cavaliers de tribus hostiles à la colonisation. Située au cœur d'une forêt de palmiers au pied de la chaîne montagneuse à l'Est de Tiznit, la localité d'Oujjan fit partie, dans le passé, de l'espace périphérique d'Igh. Lorsque la colonisation tente de bousculer l'ordre tribal régnant dans l'Anti-Atlas, le territoire d'Oujjan s'est vu, à nouveau, transformer en un véritable champ de bataille, sur lequel allait se dérouler de nombreux accrochages armés, auxquelles les tribus Ida Oubaqil et Imejjad prennent part contre Haïda et le général de Lamothe⁹. Cette bravoure tribale distinguée s'est excellemment exprimée dans un fragment poétique dont Ben Ihya Lahoucine nous a fait part. Fragment qui renvoie à l'épreuve suprême, à laquelle la population s'est livrée

⁸ La colonne du Sous, lors de sa constitution, se composait de 4000 hommes de troupes régulières et environ de 3000 hommes issus des contingents des caïds. Voir Justinard, « Notre action dans le Sous », *Renseignements coloniaux*, n°12, décembre 1926, p.551.

⁹ Tout d'abord contre la première colonne qui fut conduite par le puissant pacha Haïda Ou Mouis en 1915 et qui s'est soldée par une défaite cuisante de ses troupes. Puis, contre la seconde colonne du général de Lamothe qui parvint cette fois à occuper la localité après l'avoir délivré du cheikh Naama et les cavaliers de tribus dévouées à la cause de Hemad El Hiba.

lorsque sa localité fut, hermétiquement, assiégée par la colonne du général de Lamothe.

Lqist n Wijjan ad ak tent a xuya fsery.

L'histoire de Oujjan je vais te la raconter.

Lqist n jninar ad ak tent a xuya fsery.

L'histoire du général (de Lamothe) je vais te la raconter.

Lbaruḍ gan iggig rṛṣaṣ ar ittercac.

Le baroud résonna comme du tonner, le plomb comme de la pluie.

Lḥaṣil Rebbi kad any ur irin lmut.

Bref, il n'y a que Dieu qui ne voulait pas notre mort.

Ima lanfaḍ ihzza ten uṛumi fellany.

Quant à l'Arumi, il nous a bien arrosé d'obus.

Ar allant id mmu ugg^wrn ar serḥallent¹⁰.

(Sens incompréhensible).

L'ouvrage de Henry Dugard contient des informations assez précieuses sur les faits marquants de la colonne conduite par de Lamothe. Les renseignements qu'il nous fournit, au sujet du blocus imposé à la localité d'Oujjan, proviennent de la participation de l'auteur lui-même à l'opération. Ainsi, on y apprend qu'à l'arrivée de la colonne à Oujjan, celle-ci s'est, par la suite, scindée en groupes distincts. Le but était de déployer les troupes autour d'un périmètre permettant d'avoir l'ennemi sous la puissance du feu dont elle disposait. A droite du groupe mobile de Marrakech¹¹ se trouvaient la harka de Lhaj Houmad Ou Mouis et le tabor de Taroudant. Le flanc gauche de la colonne fut tenu par la harka du caïd Outgountaft et le tabor makhzen de Tiznit. La sécurité des arrières garde du groupe mobile fut attribuée à la harka de Atigui. Quant à l'avant-garde de la colonne il fut assuré par quatre bataillons de tirailleurs marocains ayant guerroyé, pendant vingt-deux mois, en France (H. Dugard, *op. cit.* : 114-115). Lorsque l'accrochage a éclaté, de Lamothe s'attendait à ce que ses soldats parviennent à investir sans encombre la localité, vu les moyens de guerre employés. Mais, la résistance farouche que lui livrent les assiégés l'a totalement surpris, et ce malgré le pilonnage intense de son artillerie. Les renforts venus de la tribu Imjjad ont sensiblement mis à mal son plan d'attaque. Tenté à plusieurs reprises, l'investissement de la localité n'a pas pu avoir lieu, lors du premier engagement. Suite aux échecs multipliés, le général ordonne à ses troupes de se replier. Il rentre ainsi bredouille à Tiznit, tout en promettant de renouveler l'effort le lendemain. Dans son camp on imaginait mal l'état d'esprit des soldats désabusés qui, lors de leur premier assaut, découvrent un ennemi très habile dans l'action. Ennemi qui, en dépit des pertes éprouvées, ne voit son ardeur s'affaiblir. Le déluge du feu que l'artillerie a fait subir à la localité n'ébranle en

¹⁰Fragment chanté par Aïcha Lahoucine et recueilli par Ben Ihya (Lahoucine), *op. cit.* p. 36.

¹¹ Le Groupe Mobile de Marrakech se composait essentiellement de bataillons coloniaux et de bataillons d'Afrique où les Sénégalais furent majoritaires.

rien la volonté des résistants à continuer à se battre contre le général et ses soldats. Ardeur que l'on trouve dans la confession mesurée de Dugard lorsqu'il la contemple en termes suivants : « *Il est toujours sot de sous-estimer un adversaire : ces Berbères sont de beaux soldats, et lorsqu'on les dresse à nos méthodes européennes ils deviennent aussitôt très redoutables* » (H. Dugard, *op. cit.* : 122).

L'entretien réalisé avec le fqih Sidi Mohamed Ou taddart (âgé de 77 ans) nous a permis de comprendre les circonstances dans lesquelles s'est déroulée la résistance lors du premier assaut lancé contre Oujjan par de Lamothe. Assaut qui a, selon lui, coûté la vie à des centaines de cavaliers des Imejjad pris dans un déluge de feu de l'artillerie du général de Lamothe, lorsqu'ils se sont rués sur ses positions. Au lendemain de ce violent accrochage, Oujjan n'est toujours pas occupée par de Lamothe alors qu'il eut, largement, le dessus sur les cavaliers des tribus. Selon Sidi Mohamed, de Lamothe aurait pu investir la localité en un laps de temps alors que celle-ci fut, peu après le premier assaut, vidée de toute sa population et les cavaliers de tribus y compris le cheikh Naama, tous pris dans une panique après le carnage de la veille. Les fantômes du souvenir afférents au guet-apens meurtris d'Igalfen, au terme duquel le puissant pacha Haïda Ou Mouis fut tué et décapité en 1917, auraient été, nous semble-t-il, à l'origine du non vouloir du général de précipiter une opération à haut risque contre la localité. Toujours selon le fqih, alors que le général est rentré à Tiznit laissant derrière lui le caïd Outgountaft supervisant ses troupes campées à Taddart. Ce dernier en a profité pour avertir les habitants de Taddart et un certain Hamou, dont la soumission est acquise, qu'ils sont, désormais, dans l'obligation de lui fournir à chaque dîner un poulet sous peine d'être châtié. Un soir, au retour du général de Lamothe à Tiznit, alors que son caïd attend de recevoir le poulet pour son dîner, le dénommé Ali Ou Abella n Herbaz fit irruption chez lui. Non seulement il lui a ramené le poulet qu'il attendait mais de fraîches informations concernant des mouvements des habitants de la localité d'Oujjan. Ces informations, toujours selon Sidi Mohamed Ou taddart, ont été saisies à la hâte par Outgountaft qui a demandé à ses troupes de marcher sur Oujjan, puis de l'occuper sans coup férir. Cet exploit lui a, selon le fqih, valu d'être nommé pacha de Tiznit. Les bribes d'un chant de poème recueillis auprès du fqih et qu'entretient encore la mémoire locale rappelle l'acte ignoble du dénommé Herbaz à l'égard de la résistance :

- *Nsserya i tbuqqalt azal ar tiwutc.*
On a mis la cruche sur le feu du matin au soir.
- *Ur nsamḥ i Herbaz iffīt fellany* (Recueilli auprès de Sidi Mohamed Ou T, 2011).
- Nous ne pardonnerons jamais à Herbaz de l'avoir vidée sur nous.

La tradition orale continue de remplir son rôle dans la sauvegarde de la mémoire locale dans l'Anti-Atlas, et ce malgré les préoccupations sociales qui interviennent dans la perturbation du processus de transmission. La production poétique en a beaucoup souffert; du fait qu'elle est, aujourd'hui, moins sollicitée, voire même

écartée du champ. Ce qui explique sa nette sous-représentation dans le champ littéraire local en pleine mutation. Alors que les débats sur l'histoire et la mémoire ne cessent de s'amplifier, comment la transmission de cet héritage local s'opère, aujourd'hui, dans les milieux intellectuels, associatifs, religieux, ainsi qu'auprès des élus locaux ? Quel regard portent-ils sur cet héritage mémoriel ? Quels sont les dangers encourus et contre lesquels il faut agir pour épargner à la mémoire locale de sombrer dans l'oubli et à fortiori dans la disparition ? Ces questions ont été posées, dans le cadre des entretiens réalisés pendant nos investigations, à des personnes originaires d'Ouijjan. Parmi elles : Belkacem Amzil (enseignant/associatif), Lahoucine ben Ihya (commissaire divisionnaire au tribunal de première instance de Tiznit et auteur d'une thèse remarquable sur Raïs Lhaj Belaïd), Ou Ba Moh (président de la commune rurale d'Ouijjan, également proviseur d'école à Tiznit) et le fqih Lhaj Mohamed ben Abderahman Ou taddart¹².

Les entretiens réalisés montrent que le système de transmission de l'histoire locale fonctionne, et ce malgré les difficultés afférentes au statut de cet héritage dans la mémoire nationale. Leurs témoignages montrent qu'ils sont bien renseignés sur l'histoire mouvementée de leur localité. Toutefois, Ben Ihya et le fqih Sidi Mohamed Ou taddart nous ont, particulièrement, été utiles dans la mesure où le premier nous a permis de découvrir les poèmes qu'il avait, auparavant, recueilli auprès des personnes âgées, aujourd'hui disparues. Poèmes qui, pour l'essentiel, nous renseignent sur l'histoire d'Ouijjan, lorsque celle-ci fut le théâtre d'intenses combats entre les hommes de poudre des tribus et ceux du pacha Haïda Ou Mouis et le général de Lamothe (1916-1917).

Notice bibliographique

Je tiens avant tout à remercier particulièrement toutes les personnes qui m'ont accordé un peu de leur temps pour répondre aux questions que je leur ai posé lors de mes investigations sur ce sujet. Pour Tiznit : Hamid A., Hemad A., Ou Ba Moh., Ali I. et Belkacem A. Pour Bou-Naamna (Aït Brayem/Igalfen) : Jamma A., Abdallah O., Hemad A. Pour Ouijjan : Sidi Mohamed Ou taddaret.

Bibliographie classique

Agrou, R., (2009), *Le mouvement hibiste et les tribus berbères de l'Anti-Atlas : une histoire de la périphérie (sud-ouest marocain) face au pouvoir central (1910-1934)*, Thèse de doctorat en histoire, Paris, Université Paris 1.

Baya, F., (1998/1999), *Etude sociale et culturelle des Aït Brayim : Bou-Naaman au XIX siècle*, mémoire de maîtrise en arabe. FLSH, Agadir.

¹² Auteur d'un ouvrage important sur l'ensemble des figures savantes d'Ouijjan et sur l'histoire locale.

Ben Ihya, L., (1996/1997), *Contribution à l'étude de la littérature amazighe du Maroc, cas de poèmes de Lhaj Blaid*, thèse de 3^{ème} cycle, Université Hassan II, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Casablanca (en arabe).

Dugard, H., (1918), *La conquête du Maroc : la colonne du Sous, janvier-juin 1917*, Périn et Cie, Libraires-Editeurs.

Essoussi, M., (1961), *Maassoul*, Volume 20 (en arabe), Imprimerie Al Jamiaa, Casablanca.

Hafidi, S., (1990/1991), « *La résistance de tribus du Sud-ouest du Maroc pendant la conquête coloniale en 1917* ». Université d'Agadir, Département d'histoire, (mémoire en arabe).

Jouhadi, L., (2003), « Rôle de la poésie amazighe dans la résistance conte l'invasion étrangère à Aït Ba Amran », communication en arabe au colloque organisé par l'IRCAM du 3 au 5 décembre 2003 sur *La résistance marocaine à travers l'histoire ou le Maroc des Résistances*.

Justinard, L., (1926), « Notre action dans le Sous », *Renseignements coloniaux*, n°12, décembre 1926.

L'Afrique Française, Bulletin mensuel du Comité de l'Afrique Française et du Comité du Maroc, n° 1-2, janvier-février 1917.

Ladreit De Lacharriere, J., (1917), « La mort du Caïd Haïda Ou Mouis, pacha de Taroudant », *L'Afrique Française, Bulletin mensuel du Comité de l'Afrique Française et du Comité du Maroc*, n° 3, mars 1917.

Rivet, D., (1988), *Lyautey et l'institution du protectorat français au Maroc (1912-1925)*, volume 1, Paris, L'Harmattan.

Service Historique de la Défense (Vincennes).

SHD, Anonyme, *Monographie de la tribu des Menabha*, 30 octobre 1939, 3H2005.

SHD, Commandant AUROUX (Chef du bataillon et commandant le poste d'Agadir), *Harka de Tiznit, historique des événements*, Agadir 22 février 1914, 3H90.

SHD, Maréchal LYAUTEY, *les effectifs mobilisés au Maroc pour la Métropole*, télégrammes du 27 juillet 3 août 1914, 3H92.

SHD, FERRY Abel (Sous secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères) et MESSIMY .M (ministre de la Guerre), réplique formulée à Lyautey, 27 juillet 1914, 3H92.